

GEORGES RODENBACH – L'Aurore, 27 décembre 1898

Nous avons brusquement appris sa mort, hier, alors que nous le croyions en pleine vie, rêvant et écrivant quelque belle œuvre de grâce et de mélancolie.

Georges Rodenbach avait quarante-trois ans à peine. Une typhlite l'a emporté en quelques heures.

Il était venu de Bruges, pour être poète, à Paris. Et, très rapidement, ce blond et fin rêveur, par son charme, par son exquise courtoisie, par son art délicat - un peu mièvre peut-être, mais si doux et si fouillé ! - s'était fait, dans le monde des lettres, beaucoup d'amis.

Il avait débuté par des vers : la *Jeunesse blanche*, la *Mer élégante*, le *Silence*. Puis étaient venus des romans : l'*Art en exil*, le *Carillonneur*, et ce *Bruges la Morte* où il évoqua la vieille âme endormie de la ville des canaux et des béguinages. Il avait même essayé du théâtre et donné le *Voile*, à la Comédie-Française.

La prose de Rodenbach a, comme ses vers, je ne sais quel charme discret et tout intime. Cela sonne et tinte en dedans, cela caresse, cela émeut, délicieusement.

On a reproché aux romans de ce poète d'être encore des poèmes. Qu'on nous laisse croire qu'une telle critique est pour un écrivain le plus précieux des éloges.

Georges Rodenbach tombe avant l'heure, sur son œuvre inachevée. Ce sont de belles espérances qui s'éteignent pour les lettres françaises.